

POUR LE VI. DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur la Foi.

Simile est regnum cœlorum fermento quod accipit mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. *Le royaume des cieuz est semblable au levain qu'une femme prend & met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. Matth. c. 13.*

VOILA, mes chers Paroissiens, une figure bien sensible de cette foi, dont je vous ai entretenus dans mes trois dernières Instructions, de même qu'un peu de levain fait fermenter, croître, lever la pâte, en relève le goût, & donne au pain une saveur qu'il n'auroit point sans cela; ainsi la foi répandue dans nos ames, élève notre esprit, dilate notre cœur, donne un mérite infini aux moindres vertus, & aux actions les plus communes. C'est elle qui réduit à leur juste valeur, les biens & les maux de cette vie. C'est elle qui nous découvre dans les ouvrages & dans les opérations les plus simples de la nature, une multitude d'images, qui en nous représentant les mysteres & les œuvres du royaume

de Jésus-Christ, les mettent à notre portée, & nous en facilitent l'intelligence. De là vient que ce divin Sauveur instruisoit ses Disciples par des paraboles & par des comparaisons familières, qui en cachant la vérité aux yeux des esprits superbes, & incrédules, la découvrent & la rendent sensible aux âmes humbles, qui joignent à la droiture du cœur la simplicité de la foi. Apprenons donc aujourd'hui, mes Freres, à regarder les choses de ce monde avec les yeux de cette foi, de manière que tout ce que nous y voyons, serve à la nourrir & à la fortifier. C'est par-là que nous terminerons ce que j'avois à vous dire sur les qualités, & les avantages de la foi chrétienne.

P R E M I E R E R E F L E X I O N .

LES richesses & la pauvreté, le plaisir & la douleur, la gloire & les humiliations, voilà, mes Freres, à quoi se réduit ce que nous appellons les biens & les maux de ce bas monde. Toute notre vie se passe à chercher les uns & à fuir les autres: cela est naturel; mais la nature nous aveugle, elle nous trompe; & le Chrétien qui dans la prospérité ou dans l'adversité, n'envisage pas sa position avec les yeux de la foi, & n'écoute là-dessus que les mouvemens de la nature, celui-là voit blanc ce qui est noir, il voit noir ce qui est blanc, il raisonne de travers & se damne.

Q iv

J'ai des fonds & des revenus considérables ; ma cave , mes greniers , mon coffre-fort , tout est plein ; ma fortune est solidement établie ; je n'ai à craindre aucun revers qui puisse changer la face de mes affaires. Eh ! dites-nous , Monsieur , d'où vous font venus tous ces biens ? Je les ai reçus de mes peres , j'ai recueilli d'autres successions ; j'ai commercé long-tems & avec succès ; mon bien être est le fruit de mon travail & de mes sueurs , le fruit de mes veilles , de mon talent , de mon industrie. Dieu soit loué : mais quel usage faites-vous de ces biens ? Je me donne sans distinction le nécessaire & le superflu ; je ne me refuse rien de ce qui peut contribuer à me rendre la vie agréable : maison commode & bien étoffée ; table copieusement & délicatement servie ; meubles ; habits de toute saison & de toute couleur ; voitures commodes & brillantes ; domestiques nombreux , plaisirs , amusemens de toute espece ; je suis dans l'abondance jusqu'au col ; nulle des incommodités à quoi sont exposés ceux qui n'ont pas de quoi vivre à leur aise , n'approche ni de ma maison ni de ma personne.

Je vous demande pardon , Monsieur : la faim , la soif , la nudité environnent votre maison , & se traînent souvent jusqu'à vos pieds , dans la personne de ces misérables , qui fourmillent de toute part à la ville & à la campagne ; qui ne manquent du neces-

faire que parce que vous regorgez du superflu ; qui meurent de faim , parce que vous faites trop bonne chère ; qui sont nuds , parce que vos habits sont trop riches ; qui s'estimeroient heureux d'être aussi-bien nourris que vos chiens , & aussi-bien couchés que vos chevaux ; qui manquent de tout , en un mot , parce qu'en tout vous faites mille dépenses qui vont bien au-delà de ce qu'exigent les besoins communs de la vie , & les justes bienséances de votre état.

Voilà ce que tous les Prédicateurs ne cessent de répéter au mauvais riche ; & voilà ce que le mauvais riche n'entend point. Son ame enivrée par les passions différentes que l'or & l'argent font éclore , que l'or & l'argent fomentent , nourrissent , & entretiennent ; son ame ainsi enivrée voit tous les objets de travers : c'est un animal engraisé qui n'apperçoit & ne regarde que la terre. Grand Dieu , jetez dans l'ame de cet homme riche un grain , un petit grain de cette foi qui fait les justes : ah ! dès ce moment , les biens qu'il possède , l'usage qu'il en fait , les honneurs dont il jouit , les plaisirs qu'il se donne ; tout cela prend à ses yeux une forme & des couleurs différentes : il voit ce qu'il ne voyoit point , il fait des réflexions qu'il n'avoit jamais faites ; il sent ce qu'il n'avoit jamais senti. Les fleurs dont il se couronne , envisagées avec

Q v

les yeux de la foi lui paroissent comme autant d'épines, qui environnent son cœur & piquent sa conscience.

Cet homme dont je suis héritier, avoit amassé en fort peu de tems les biens que je possède aujourd'hui : les fortunes rapides sont ordinairement suspectes : je sais qu'il ne passoit pas dans le monde pour une conscience bien délicate. Je trouve dans ses papiers la preuve de ses usures ; j'ai sous les yeux des familles qu'il a ruinées par les services qu'il leur rendoit soi disant, & dont il se faisoit un mérite. Me voilà donc par cette raison & par d'autres semblables, possesseur d'un bien dont une bonne partie a été acquise par des voies injustes ; ce qu'on en dit & ce que j'en fais par moi-même, est plus que suffisant pour me donner des soupçons raisonnables ; & avec de tels soupçons, je ne suis plus possesseur de bonne foi : il faut donc en venir aux recherches, aux éclaircissemens, aux restitutions, & je suis tenu de faire à cet égard tout ce qu'auroit dû faire avant de mourir, cet homme qui a donné son ame au diable, pour laisser de grands biens à ses héritiers.

D'un autre côté, quand même ma conscience me rendroit ce témoignage consolant que je ne possède rien qui ne m'appartienne en toute rigueur de justice ; les biens dont je jouis ne sont pas tombés dans ma maison par hazard, de quelque maniere

qu'ils me soient venus, c'est Dieu qui me les a donnés; il a eu ses raisons pour les donner à moi plutôt qu'à d'autres; mais quelles sont ces raisons? J'interroge ma foi là-dessus; & ma foi me suggere mille réflexions qui m'inquiètent, qui m'embarrassent, qui m'effraient, & d'après lesquelles je ne suis flatté de rien moins que d'avoir beaucoup de biens.

Dieu me les a donnés peut-être dans la colere pour me punir de mon avarice, de ma cupidité, de cet attachement excessif qui me fait entièrement oublier les richesses de l'autre vie? tu en veux; eh bien! tu en auras; en voilà donc *jusqu'à la gorge*; engraisse, engraisse-toi comme une victime destinée aux supplices de l'enfer. Tu ne comptes pour rien les trésors de l'éternité; tu ne les auras donc jamais. Bois, mange, donne-toi toute sorte de plaisirs, contente toutes tes passions, nage dans l'abondance; mais tu mourras demain, & passeras donc, puisque tu le veux, à une faim, à une soif, à une misère éternelles.

Les bénédictions temporelles que Dieu répand sur ma maison, & cette graisse de la terre dont il me rassasie, sont peut-être la récompense passagere de ce qu'il y a de bon & de louable dans mes sentimens & dans mes actions. J'ai le cœur compatissant, je fais des aumônes, je rends volontiers service au prochain. La Providence qui est

Q vj

juste, veut peut-être me récompenser de tout cela dans ce monde, pour me réprover ensuite éternellement; parce que d'ailleurs, je suis plein d'orgueil, je suis voluptueux, sensuel, je suis ou j'ai été un franc impudique.

Mais que dois-je penser, ô Jésus, de la manière dont vous en avez usé à mon égard, lorsque je regarde votre croix & que je lis votre Evangile? Vous dites malheur aux riches, & vous m'avez fait riche. Vous dites qu'il leur est presque impossible de se sauver, & vous m'avez fait riche. Vous avez paru sur la terre dépouillé de tout, n'ayant pas où reposer votre tête, ne prêchant que la pauvreté, n'ayant que des pauvres à votre suite, faisant presque tous vos miracles en faveur des pauvres; disant que c'est à eux qu'appartient le royaume du ciel; & vous m'avez fait riche. M'auriez-vous reproché, grand Dieu? ne m'auriez-vous enrichi, élevé que pour me précipiter ensuite dans les enfers? Je n'envisage point sans frémir, la différence prodigieuse qui se trouve entre mon état & celui que vous avez choisi en venant au monde.

Et voilà sans doute, mes Freres, ce qui a déterminé tant de saints Personnages à suivre à la lettre le conseil de l'Evangile, en se dépouillant de tout pour suivre Jésus-Christ, pauvre & dépouillé lui-même de tout. Ils regardoient avec les yeux de la

foi , ces biens que nous ne voyons qu'à travers les ténèbres de notre cupidité. Les raisons qui nous portent à les désirer , engageoient ces parfaits chrétiens à les craindre & à les fuir. Nous aimons les richesses, parce qu'elles nous fournissent les moyens de satisfaire nos passions : & ils les fuyoient parce qu'elles servent d'instrument à toutes les passions. Elles étoient à leurs yeux , aux yeux de leur foi , tantôt comme des épines qu'il est extrêmement difficile , & presque impossible de manier sans se faire quelque blessure ; tantôt comme un fardeau pesant qui embarrasse un voyageur , qui l'accable & l'empêche de marcher ; tantôt comme la matière d'un compte terrible capable d'effrayer ceux-là même qui paroissent ne faire aucun mauvais usage de leurs biens ; parce que tous les articles de votre dépense , mes Freres , seront examinés & discutés au jugement de Dieu , non pas suivant les maximes du monde , non pas suivant les usages qui n'ont d'autre fondement que la vanité , la mollesse , la corruption du siècle ; mais suivant les saintes maximes de l'Évangile. Combien de choses que nous appellons nécessaires & qui seront mises alors au nombre des superfluités ? Que d'usages seront réputés abus ! que de bienséances seront traitées d'imaginations & de chimères !

C'est ainsi que les richesses avec tous les

plaisirs qui peuvent marcher à leur suite ; perdent aux yeux de la foi tout ce qu'elles paroissent avoir d'agréable & de flatteur aux yeux de la nature. Aux yeux de la nature , ce sont des fleurs après lesquelles tout le monde court ; aux yeux de la foi , ce sont des épines qui font des blessures mortelles. Aux yeux de la nature , c'est un breuvage délicieux dont on n'est jamais rassasié ; aux yeux de la foi , c'est un poison d'autant plus dangereux qu'il est plus agréable à boire. Aux yeux de la nature , rien n'est plus à désirer ; aux yeux de la foi , rien n'est plus à craindre. Écoutez la nature : ô que les riches sont heureux , & que les pauvres sont à plaindre ! Écoutez la foi : que les pauvres se réjouissent , parce que le royaume des cieus leur appartient ; que les riches tremblent , qu'ils pleurent , qu'ils poussent des cris & comme *des hurlemens*, (*s. Jacq. c. 5.*) à la vue des malheurs qui les menacent & les attendent.

Ah ! mes Enfans , mes chers Enfans, vous qui sans cesse vous plaignez de votre misere ; que vous seriez heureux , si vous ne l'enviiez jamais qu'avec les yeux de la foi ! je suis dans les travaux & la pauvreté , depuis ma plus tendre jeunesse, pendant que d'autres vivent dans l'abondance & dans les plaisirs. On les honore , & je suis méprisé ; ils logent dans de belles maisons , & j'ai à peine où reposer ma tête ; ils jouissent

de toutes les commodités de la vie , & j'en souffre toutes les incommodités : qu'ont-ils donc fait pour être si bien traités ? & qu'ai-je fait moi-même pour l'être si mal ? Voilà , mes Freres , ce que dit la nature : & delà vos impatiences , vos murmures , votre jalousie , & tous ces desirs qui vous rongent inutilement , qui n'aboutissent qu'à rendre votre position véritablement malheureuse.

Foi précieuse , foi consolante , répandez un rayon , un petit rayon de votre lumière dans la boutique de cet artisan , dans la chambre de ce manœuvre , dans la pauvre maison de cette veuve : éclairez-les , afin qu'ils voient tous les avantages de leur condition ; qu'ils s'en félicitent & vous en rendent mille actions de grâces. Que je suis heureux , ô mon Dieu , d'être placé dans un état qui me donne quelque ressemblance avec celui que vous avez embrassé vous-même par choix , & auquel vous avez donné tant de bénédictions ! que ma pauvreté me devient chère , lorsque je vous vois naître dans une étable , & choisir vos premiers adorateurs parmi de simples bergers ! lorsque je me représente vos mains divines appliquées au travail dans la boutique d'un artisan , & que je vous vois manger votre pain à la sueur de votre visage ! que ma pauvreté me devient chère ! qu'elle est précieuse aux yeux de ma foi , lorsque je la vois ainsi consacrée & comme divinifiée dans votre personne !

Mais que je suis heureux de n'avoir point à ma disposition , ces biens fragiles & dangereux , dont je ne me ferois peut-être servi que pour vous offenser & pour me perdre ! que je serai tranquille au lit de la mort , n'ayant pas de compte à vous rendre sur un article si épineux & si effrayant ! ma pauvreté fera pour lors ma consolation & ma joie. Mon aimable Sauveur , j'ai porté votre livrée toute ma vie ; une maison pauvre , des habits pauvres , une table pauvre , un pain trempé dans mes sueurs , souvent baigné de mes larmes. Telle a été ma vie , telle fut aussi la vôtre , ô Jésus : recevez donc ce pauvre dans vos tabernacles éternels : ce pauvre qui n'a point murmuré , ce pauvre qui n'a rien désiré , ce pauvre qui n'auroit pas voulu changer sa pauvreté pour tous les trésors de la terre.

Appliquez ensuite , mes Freres , ce que nous disons de la pauvreté aux autres peines de corps ou d'esprit qui sont communes à tous les états que l'on trouve partout , & qui sont inséparables de la condition humaine : ah ! que cette maladie est longue : ah ! que ces douleurs sont cuisantes : ah ! que cette humiliation est sensible : ah ! que ces ennemis sont cruels : ah ! que cette injure est atroce : ah ! que cette croix est pesante : voilà ce que dit la nature. Que la nature se taise & laisse parler ma foi : cette maladie n'est pas trop longue ; ces douleurs

ne sont pas trop cuisantes ; elles ne le sont point assez : mes ennemis sont infiniment plus dignes de mon amour que de ma haine : cette perte de biens au lieu de m'affliger me réjouit : ces injures, ces humiliations n'ont rien que de juste, de bon, d'avantageux pour moi : cette croix, cette croix, de quelque espèce qu'elle soit, me paroît encore trop légère. Adorable Jésus, lorsque je considère vos croix, vos clous, vos épines, le fiel & tous les opprobres dont vous fûtes rassasié ; mes peines se changent en plaisirs, mon affliction en joie, mes amertumes en douceur & en consolation. Le voilà donc, mes Freres, le voilà ce levain mystérieux dont la vertu puissante s'insinuant dans toutes les facultés de l'ame chrétienne, change ses goûts & ses affections ; lui suggère des pensées, lui inspire des sentimens, lui donne une élévation, une force, & verse dans elle des consolations, dont la foi seule peut être le principe !

Quel goût céleste ! quel mérite ne donne-t-elle pas aux œuvres les plus indifférentes, aux moindres de nos actions lorsqu'elles en sont animées ? Donnez un morceau de pain, un verre d'eau à un pauvre ; ce n'est qu'un verre d'eau, un petit morceau de pain. Mais que cette aumône légère soit accompagnée d'une foi vive, qui vous découvre Jésus-Christ dans la personne du pauvre à qui vous la faites ; cette petite

aumône vaut le paradis. Le pardon d'une injure, qu'est-ce que cela? un peu de violence que la raison fait à la nature. Les Païens en faisoient tout autant. Mettez là dedans un grain de foi qui soit le motif du pardon que vous accordez à votre ennemi, & qui vous fasse aimer Jésus-Christ dans sa personne, ce petit sacrifice vaut la rémission de tous vos péchés & la vie éternelle. Ce domestique est mal-adroît, & je le reprends avec douceur; cette personne est d'une humeur difficile, & je la supporte avec patience. Je suis sujet à quelque infirmité habituelle, & je ne me plains jamais. Qu'est-ce que tout cela? peu de chose; les Païens en faisoient tout autant. Ajoutez-y la foi; mettez ce levain dans cette farine; une petite violence, un instant de mortification, un petit service rendu au prochain, un bon desir, un regard vers le ciel, & mille autres choses semblables, qui par elles-mêmes sont des riens, changent tout à coup de nature lorsque la foi les anime; ils croissent, grandissent, s'étendent, s'élevent, pénètrent le ciel, le ravissent & nous y portent.

Quel trésor de mérites n'amasserions-nous donc pas, mes Freres, si dans nos souffrances, dans notre travail, dans notre façon d'agir avec le prochain, nous nous conduisions toujours suivant les lumieres & les principes de notre foi? Mais hélas! nous

n'avons qu'une foi morte, qui ne produit rien, qui nous est pour ainsi dire inutile; & nos bonnes actions elles-mêmes, le peu de bien que nous faisons, ne sont la plupart du tems d'aucune valeur devant Dieu, faute d'être animées par cet esprit de foi, qui seul peut les rendre méritoires; en quoi nous sommes certainement bien coupables; car il n'y a rien dans tout ce qui nous environne qui ne soit propre à la réveiller cette foi, & toutes les créatures sont comme autant de maîtres qui nous instruisent, comme autant de Prédicateurs qui nous exhortent.

S E C O N D E R É F L E X I O N.

LES vérités les plus sublimes, & les plus hauts mystères de notre foi, nous sont représentés, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau Testament, sous des figures sensibles, qui les mettent pour ainsi dire à la portée de notre esprit, & nous en facilitent l'intelligence. Dieu ne se contenta pas de promettre un Sauveur aux hommes; il ne cessa de leur montrer dès le commencement du monde, & dans toute la suite des siècles, l'image de Jésus-Christ & de son Église. La mort d'Abel, la réprobation de Caïn, la construction de l'arche, le déluge universel, la vocation d'Abraham, le sacrifice d'Isaac, le mariage de ce dernier, la fuite, les travaux, le mariage encore de Jacob, les humiliations & la gloire de Joseph; un peu-

peuple nombreux sorti des douze Patriarches, peuple célèbre que Dieu choisit, qu'il se consacra, qui parut toujours & qui paroît encore aujourd'hui comme séparé du reste des hommes; son séjour en Egypte, son retour dans la terre de Chanaan, les pains sans levain, l'agneau pascal, les portes teintes de son sang, le passage de la mer rouge, la manne qui tombe dans le désert, l'eau qui sort d'un rocher, le serpent d'airain, l'arche d'alliance, les guerres, la paix, les victoires, les défaites, les succès, les revers du peuple de Dieu & tout ce que l'histoire sainte nous en apprend; cette histoire retrace d'un bout à l'autre, aux yeux de notre foi, les images les plus vives de la Religion chrétienne, de ses sacremens, de ses mysteres, de son culte, de ses combats, de ses victoires, de ses souffrances, de son triomphe, de ce qui lui est arrivé, de ce qui lui arrive, de ce qui lui arrivera jusqu'à la fin des siècles; & la Religion chrétienne ne paroît jamais plus belle, plus majestueuse, plus divine, que lorsqu'on la considère dans les ombres & les figures de l'ancien Testament.

Jésus-Christ paroît ensuite, & pour nous expliquer les secrets du royaume des cieus, il nous en découvre différentes images dans les choses les plus communes. Tantôt c'est la semence que le laboureur jette dans son champ, laquelle produit au centuple, quand

elle tombe dans la bonne terre ; mais qui ne produit rien quand elle tombe le long d'un grand chemin, sur des pierres, ou dans les épines. Tantôt c'est un grain de moutarde, qui malgré sa petitesse excessive, devient un arbre sur les rameaux duquel les oiseaux du ciel s'arrêtent & se reposent. Ici c'est une somme d'argent, un talent que le pere de famille donne à ses serviteurs pour le faire valoir, & dont ils doivent lui rendre compte. Là, c'est un peu de levain qu'une femme cache dans quelques mesures de farine. C'est ainsi que notre Seigneur instruisoit ses Disciples, & nous lisons, comme vous l'avez entendu dans l'Évangile d'aujourd'hui, que tous ses discours étoient accompagnés de paraboles. Il est donc vrai que les choses les plus communes qui sont journellement sous nos yeux, peuvent & doivent élever notre esprit à la connoissance des choses spirituelles, en nous les rendant sensibles, de maniere que nous les touchions pour ainsi dire au doigt & à l'œil.

La foi m'enseigne que sans la grace de Jésus-Christ, je ne puis & ne suis rien ; & je le crois. Mais lorsque cette grace invisible m'est représentée sous la figure du pain & des autres alimens qui nourrissent mon corps ; sous la figure des habits qui le couvrent, & des ornemens qui le parent ; sous la figure du vin qui fortifie & réjouit le cœur de l'homme ; sous la figure de l'huile

que le charitable Samaritain versa sur les plaies de celui que les voleurs avoient maltraité; sous la figure d'une eau vive, qui lave les taches, qui défaltère & rafraîchit un voyageur fatigué, qui arrose & ranime les plantes. Toutes ces choses qui sont journellement sous mes yeux & à mon usage, retracent & rappellent sans cesse à mon esprit, la vertu, les ineffables opérations, & tous les divins effets de cette grace toute puissante, de sorte que voyant dans les différens besoins de mon corps, la vive image de mes besoins spirituels; je les conçois mieux & j'y deviens beaucoup plus sensible.

Malheureux que je suis! toute ma vie se-passe à éloigner de moi, la faim, la soif, la nudité, la douleur; & mon ame, mon ame, en comparaison, & au préjudice de laquelle ce misérable corps ne doit être compté pour rien, je la laisse périr de faim, de soif, de nudité; elle est remplie de taches, & de taches les plus affreuses; elle est couverte de plaies, & de plaies mortelles; pendant que j'ai à ma disposition, dans l'Évangile de Jésus-Christ, dans les sacremens de Jésus-Christ, dans la croix, dans le sang, dans la grace de Jésus-Christ, un pain céleste qui m'est offert pour la nourrir; un vin délicieux dont elle pourroit s'enivrer; des eaux sanctifiantes qui sont faites pour la purifier; un baume divin, une

huile mystérieuse qui guériroit toutes les plaies ; des vêtements de justice & de gloire, dont je pourrois la revêtir. Ah ! Seigneur, serai-je toujours aveugle & ingrat jusqu'à laisser ainsi croupir dans la plus affreuse misère, cette âme, qui vous a coûté si cher, & à laquelle vous avez préparé tant de biens, pendant que je veille avec tant de soin & d'inquiétude, à la conservation & au bien-être de cette chair mortelle, qui doit bien-tôt descendre dans la corruption & la poussière du tombeau ?

Lorsque levant les yeux au ciel, je vois ce bel astre qui éclaire successivement tous les peuples ; c'est ainsi, m'écrié-je, que le flambeau divin de l'Évangile de Jésus-Christ, le vrai soleil, le soleil de justice, faisant le tour de la terre, éclaire successivement toutes les nations, jusqu'à ce que sa course étant achevée, il rentre avec les Elus dans le sein de sa gloire, commençant un jour éternel pour les uns, & laissant à jamais les autres dans les ténèbres de l'enfer.

J'entends gronder le tonnerre, je vois la foudre tomber du ciel ; une grêle affreuse ravage nos campagnes ; ce n'est pas là ce qui m'effraie le plus. Mais quelle est la matière de cette grêle ? Mes péchés. Où s'est-elle formée ? Dans mon cœur, qui est tout feu pour le mal & tout de glace pour le bien. Ah ! c'est de-là, c'est du fond de mon misérable cœur que s'élevont ces vapeurs ma-

lignes & ténébreuses , d'où se forment ces nuées menaçantes ; c'est moi , c'est moi-même qui ai jetté en l'air & contre le ciel , toutes ces pierres qui en descendent & retombent sur ma tête coupable.

Quelle est la cause de la sécheresse qui brûle mes champs , & fait périr mes fruits ? Le feu de mes passions, qui me brûlent, me consomment, me damnent. D'où viennent ces inondations ? Ce sont les eaux de mes iniquités qui se multiplient, s'enflent, se débordent & font tous ces ravages. Quel est ce poison répandu dans l'air , qui cause les maladies épidémiques ? C'est le poison de mes péchés , la corruption de mon cœur , la contagion des mauvais exemples que je donne , de l'odeur de mort que je répands dans ma famille , dans ma Paroisse , dans tout le voisinage.

Oui , grand Dieu ! c'est dans mon cœur , comme dans une terre ingrate & stérile, que naissent, que croissent toutes les verges dont vous me frappez , toutes les épines qui me déchirent. Lorsque vous répandez vos bénédictions sur moi ; je n'y suis pour rien, la cause n'en est que dans votre bonté infinie : mais les maux qui m'affligent sont mon ouvrage, & si je n'armois pas moi-même votre bras , jamais je ne sentirois les coups de votre justice. Je fais servir toutes vos créatures à mes péchés ; vous les faites servir à vos vengeances , & après avoir été dans mes
mains

mais les instrumens de cette malice, qui s'éleve contre vous; elles sont dans les vôtres, les ministres, les instrumens de cette colere dont les fléaux retombent justement sur moi, & dont je ne puis me plaindre qu'à moi.

Toutes les créatures sont bonnes, ô mon Dieu! puisque toutes sont votre ouvrage, puisque toutes annoncent votre puissance, publient votre sagesse, glorifient votre saint nom; je suis le seul qui le deshonore. Elles suivent la route que vous leur avez marquée; elles tendent invariablement à la fin que vous vous êtes proposée en les créant; elles sont ce qu'elles doivent être, toujours soumises à vos ordres, aucune ne vous résiste; pendant que moi, misérable, continuellement rébelle à votre volonté sainte, ne cesse de m'égarer hors de la voie que vous m'avez tracée, perdant presque tout à fait de vue la fin pour laquelle vous m'avez créé.

Chose étrange, mes Freres; le feu est fait pour brûler, & il brûle. La lumiere est faite pour éclairer, & elle éclaire; les arbres pour porter du fruit, & ils en portent; les rivières pour arroser la terre, & elles l'arrosent; les animaux, chacun suivant son espece, remplissent la tâche que la Providence leur a prescrite; toute la nature poursuit constamment sa marche dans l'ordre qui lui est marqué; l'homme est le seul entre toutes

les créatures qui n'obéisse point à la voix de Dieu, le seul qui s'oppose aux desseins de sa Providence. Jetez les yeux sur les animaux que vous nourrissez & qui vous servent. Vous leur commandez, & ils vous obéissent. Allez là, & ils y vont. Venez ici, & ils y viennent. Ils se mettent sous le joug; ils se baissent sous le fardeau; ils connoissent la voix & le ton, aussi-bien que la maison & l'étable de leur maître. On dompte les plus furieux; on apprivoise les plus farouches. Quelle honte pour moi, qui sous les yeux & sous la main de Dieu, suis toujours indocile, toujours rébelle; méconnoissant la voix de mon Créateur, secouant le joug, ne faisant que mes volontés, ne voulant dépendre que de moi-même.

Venez nous dire après cela, mes chers Paroissiens, comme vous le faites si souvent pour vous excuser: nous sommes des ignorans, nous ne savons pas lire. Lorsque Jésus-Christ instruisoit le peuple, il ne lui faisoit pas de longs discours, il ne les renvoyoit pas aux livres; ce ne sont pas les livres qui font les Saints. Mais il lui apprenoit à lire dans la nature. Voyez, disoit-il, pour leur inspirer la confiance en Dieu, considérez les lis qui croissent dans vos campagnes! quelle blancheur! quelle beauté! quel éclat! & cependant ils ne filent point, ils ne travaillent point. Voyez-vous les oiseaux du ciel? Ils ne sèment, ni ne

moissonnent, & votre Pere céleste les nourrit. A combien plus forte raison ne prendra-t-il pas soin de vous, ô homme de peu de foi !

Mais pourquoi ne lisez-vous pas dans cette terre que vous labourez, dans cette semence que vous y jetez ; pourquoi n'y lisez-vous pas comme dans un livre, l'explication des saintes vérités, que vous avez si souvent entendues ici ? Mon ame est le champ que je dois cultiver, la parole de Dieu est la semence précieuse que les Pasteurs de l'Église ne cessent d'y répandre ; ce grand chemin, ces pierres, ces épines, voilà l'image de mon misérable cœur : c'est un grand chemin, parce qu'il est ouvert à toute sorte de passions : c'est un terrain pierreux par son endurcissement : cette foule de pensées inutiles ou criminelles, ces attachemens déréglés, ces desirs terrestres, ces affections toutes charnelles, sont comme autant d'épines qui étouffent en moi le fruit de la parole de Dieu. Hélas ! je cultive mon champ avec un soin infini, je me donne tant de peine pour arracher les mauvaises herbes, pour ôter les pierres, pour empêcher que les passans ou les animaux n'y fassent du dégât ; pendant que mon ame est comme une terre en friche, pleine de pierres & d'épines d'un bout à l'autre, comme un champ battu & coupé de mille sentiers par où tout le monde passe.

R ij

Cette vigne, cette vigne que vous taillez, que vous labourez, que vous provienez avec tant de complaisance, n'est-elle pas pour vous comme le livre de l'Évangile dans lequel vous entendez dire à Jésus-Christ : *je suis la vigne, & vous êtes-les sarmens*. Qu'est-ce que l'homme qui ne demeure point en vous, ô Jésus ! c'est un sarmement détaché du cep, & qui ne sauroit produire aucun fruit. Votre grace est cette sève précieuse qui passant du cep dans les branches, leur donne la vie & la fécondité. Ces belles grappes dont la vigne est chargée, me représentent les bonnes œuvres, les mérites de l'homme juste, vivant de la foi, & riche devant Dieu par Jésus-Christ.

C'est ainsi, mes Freres, que le vrai chrétien trouve dans les choses visibles, l'image des vérités que la foi lui enseigne, & dont il doit se nourrir. Il est inutile de pousser plus loin un détail qui ne finiroit pas, & je dis en un mot : dans quelque condition que vous soyez placé, quelle que soit votre position : hommes de guerre, hommes de cabinet, artisans, laboureurs, savans, ignorans, apprenez à lire avec les yeux de la foi dans la nature & les ouvrages de la Providence. Dans le ciel, sur la terre, dans la mer, au-dedans & au-dehors de vous-même, vous ne trouverez rien qui n'élève votre ame, qui ne porte vos pensées, vos

desirs , vos affections vers Jésus-Christ , si vous avez le cœur droit , si vous vivez de la foi. Comme le sommeil est l'image de la mort & me la rappelle ; ainsi le réveil est l'image de la résurrection , & me la fait espérer. Les habits dont je me couvre , & qui sont la dépouille des animaux , me rappellent le péché du premier homme , & la nudité affreuse d'une ame qui n'est pas revêtue de Jésus-Christ. Les soins que je suis obligé de donner à mon corps , me font ressouvenir des besoins encore plus pressans de mon ame. Ouvrez les yeux & les oreilles de la foi : tout vous instruit , tout vous prêche , tout vous exhorte.

Je finirai donc ici en vous rappelant en quatre mots le sujet des instructions que vous avez entendues sur la foi , elle est la lumière , la force & la consolation de nos ames. Hors d'elle sont les ténèbres , la foiblesse , la corruption , le désespoir. Mais elle doit être éclairée , elle doit être pure , elle doit être simple , elle doit être surtout accompagnée de bonnes œuvres. Si c'est une foi morte , elle ne servira qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu , & dignes de plus grands châtimens que les infidèles. La foi vive qui , dans l'Évangile d'aujourd'hui , est comparée au levain que l'on met dans la pâte , élève notre ame , purifie nos intentions , donne un mérite infini aux actions les plus communes. Mais

enfin il faut la nourrir cette foi , & nous avons pour cela , non-seulement les Sacrements de l'Église & les exercices de la piété , mais nous avons encore , & nous trouvons dans toutes les parties de cet univers , & dans les moindres des créatures ; une infinité de paraboles semblables à celles dont Jésus-Christ se servoit pour instruire le peuple ; de sorte que la nature entière est comme un livre toujours ouvert aux yeux de la foi , & où elle découvre les mystères du royaume des cieus.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à rendre d'immortelles actions de grâces au divin auteur & consommateur tout-puissant de cette foi ; gémissant avec les vrais chrétiens sur ce qu'elle diminue d'un jour à l'autre ; & nous écriant avec le Prophète : (*Pf. 11.*) Sauvez-nous , grand Dieu , sauvez-nous dans ce siècle malheureux où vous avez permis aux puissances de l'enfer d'exciter tant d'orages , & une si furieuse tempête contre votre Eglise. Les vérités les plus saintes sont peu à peu délaissées comme des vases précieux que l'on met au rebut , & dont on ne fait plus aucun usage. La contagion de l'incrédulité , gagne & infecte tous les états ; & il semble que nous touchions à ces tems affreux où le Fils de l'homme ne trouvera presque plus de foi sur la terre. Sauvez-nous donc , Seigneur , sauvez-nous ; & ne permettez pas que nous

nous laissons séduire par la fausse & artificieuse sagesse de cette race orgueilleuse qui s'efforce d'élever le trône de l'erreur sur les ruines de l'Évangile. Mais que les rugissemens du lion infernal nous tiennent attachés de plus en plus au sein de l'Église notre Mere, comme des brebis fideles qui, à la vue & aux approches du loup, courent effrayées vers le bon Pasteur, se rassemblent, se pressent autour de sa personne. Conservez dans nos cœurs toute la simplicité de la foi; mais d'une foi vive qui produise par votre grace des fruits dignes d'être couronnés dans le ciel. Afin qu'après nous avoir éclairés, soutenus, sauvés pendant cette vie, elle fasse à l'heure de la mort, notre plus douce consolation. Ainsi soit-il.

